

CHUTE LIBRE

De Harvard à Pôle emploi

François Marot



Chute libre

François Marot

Rien ne peut y préparer.
La Sorbonne, formation à Harvard, poste de dirigeant,
succès professionnels.
Puis c'est la chute. Libre. Impensable. Vers le chômage.

Journaliste, rédacteur en chef d'un magazine prestigieux,
rien ne préparait François Marot à affronter l'épreuve de la perte d'emploi :
autour de lui tout se délite, à commencer par ses certitudes.

Ce récit épique retrace l'épopée d'un cadre supérieur dans l'univers
ubuesque des demandeurs d'emploi. Écrit sur un ton léger et
souvent drôle, *Chute libre* est un livre plein d'humanité,
qui chamboule nos *a priori* et questionne notre regard sur le chômage.

 Direction éditoriale
Michel Morvan



Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage, quelqu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuville sur Saone, 2023

Isbn numérique : 978.2.313.00660-3
Dépôt légal : avril 2023

Illustration de de couverture ©Beatrice Thony-Chat GPT

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau 69250 Neuville-sur-Saône

François Marot

Chute libre

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

Préface de l'éditeur

Rien ne peut y préparer.

Études à Harvard, prestigieux poste de dirigeant, succès professionnels. Puis la chute. Libre. Impensable. Vers le chômage. Rien ne peut y préparer.

Le phénomène social du chômage est abordé par la presse au travers des incontournables "chiffres du chômage", et des non moins incontournables classifications : chômeurs de longue durée, des jeunes, des seniors, chômeurs en fin de droit... Ces quantifications et rationalisations en masquent les aspects humains dévastateurs et passent sous silence que 2,3 millions de chômeurs, ce sont 2,3 millions de femmes et d'hommes confrontés à l'angoisse du lendemain et, plus encore, à la question taraudante du sens de l'existence.

Aux Etats-Unis, les *jobless* (sans emploi) se désignent comme des *in-between*, entre deux emplois, comme dans un continuum fluide. En France, le chômage est avant tout vécu comme une rupture brutale et déstructurante et, avant d'être un "demandeur d'emploi", le chômeur a besoin de faire le deuil de son ancien job, cette part de lui-même dont il a été brusquement amputé.

François Marot a vécu ce basculement d'un poste rémunérateur et socialement valorisé vers cette machine à broyer qui l'aspire au lendemain de son licenciement. Autour de lui, les repères anciens se délitent et tout se décompose : les liens professionnels, comme les liens amicaux et familiaux sont profondément impactés par cette amputation. Il reçoit de plein fouet l'hypocrisie et le double langage de certains, la maladresse d'autres qui se veulent compatissants et ne font qu'empirer son malaise. Il se pense acculé à une obligation de résultat, sous peine d'être estampillé "*loser*". Dans le marathon qu'il s'impose pour rester inséré, entre espoir d'une nouvelle chance et crainte d'être relégué aux oubliettes, il devient une proie facile pour tous les arnaqueurs avides de sa force de travail, corvéable à peu de frais.

De cette traversée du désert, qui rappelle certains passages du livre de Job de la Bible, l'auteur parvient à faire un récit épique, savoureux et drôle. On fait siennes ses émotions et ses indignations et on se dit : quel gâchis... Gâchis humain que ces mises au rebut, gâchis social que de se priver de ces intelligences et de ces forces de travail. Et, finalement, tout cela est-il vraiment nécessaire ? Au sein de cette mécanique libérale que nous avons intégrée et qui règle la vie économique, ne peut-on pas réensemencer un peu d'humanité pour adoucir ces drames humains ?

Tables des matières

La chute.....	7
Le Pot de départ.....	11
La drôle de guerre.....	17
L’avocat.....	25
La découverte de Pôle emploi.....	31
Chercher du travail.....	39
Suivis et formations surprise.....	51
L’amitié en question.....	71
Le temps qui passe.....	87
Jouer au travail.....	97
Cv, lettre de motiv... ..	101
Les arnaques/le chômeur travaille souvent gratuitement.....	107
Où travailler ?.....	123
Le Graal : l’entretien.....	133
La reprise : retour à la vie.....	141
Épilogue.....	149

La chute

Je sentais depuis la veille que quelque chose clochait. Une réunion de routine prévue de longue date avec mon supérieur direct mais à laquelle, au dernier moment, s'était invitée une directrice des ressources humaines. Très mauvais signe.

Il a suffi que je pousse la porte pour comprendre. Tous les deux, face à face autour de la table noire : lui trapu et nerveux, est congestionné, elle pas tout à fait trapue mais congestionnée quand-même, avec le regard inquiet. (Peur de quoi ? Que je fasse une crise cardiaque, ou que je les prenne en otages avec un coupe-papier ? Pas de risque de me jeter dans le vide en tous cas : les fenêtres sont *suicideproof*). J'aurais pu rebrousser chemin. Tout discours était superflu. Je me suis quand même assis. Là, mon cerveau passe en mode pilotage automatique. Comme ces héros de cinéma, sonnés, qui ne captent que des bribes : « Mettre fin à notre collaboration... C'est le siège qui le demande... Pour l'instant cela reste entre nous... Des questions, François ? » Et

même la touche bon flic : « Avec ton CV, je ne m'inquiète pas pour toi... » Je me lève. Non, pas de questions. Curieusement, eux ont manifestement envie de tailler une petite bavette : « Mais pourquoi pars-tu déjà ? ». Parce que je ne vois honnêtement rien de plus à ajouter. Ils restent vissés à leurs chaises, me regardant ahuris comme si, à leur tour, ils ne comprenaient pas. Je ne suis pas la procédure. Car il faut jouer le jeu de l'entreprise moderne jusqu'au bout : on vous signifie votre licenciement ? Vous restez poliment, pour échanger sur la question ou, mieux, parlez de la pluie et du beau temps entre gens de bonne compagnie. Puis vous calez confortablement votre tête sur le billot.

Ils me disent qu'ils me tiendront au courant de la suite. Attentionnés. Au moment de tirer la porte derrière moi, l'espace d'une seconde, je surprends un échange de regards soulagés entre eux. Pas de cris, pas de vagues. Mission réussie.

Ce jour-là donc, je regagne mon poste, sourire aux lèvres, tête haute et pas affirmé, pour donner le change, mais idées et sentiments se bousculent en un chaos. Je pense parfois que, peut-être, mourir ressemble à ça. Cela vous arrive et vous pensez : « C'est dingue ! Ça y est, j'y suis ! Merde ! » Eh bien, je me dis cela. Des images, des idées fusent, se bousculent sans logique. J'ai peur de parler à voix

haute : « Putain de putain, c'est pas vrai ! » Non, personne ne me regarde bizarrement, l'explosion reste intérieure... J'essaie de contenir le flot, de trouver une logique, de reprendre la main sur l'émotion violente. D'autant que je ne dois en parler à personne. Merde ! Que faire ? Que faire ? Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé dans l'heure qui suit. Je crois m'être enfermé dans mon bureau, sous un prétexte futile, pour mettre de l'ordre dans tout cela.

Je pense à l'agacement de mes enfants et de ma famille face à la forfanterie dont je faisais preuve lorsqu'il était question de chômage : « Moi je n'ai jamais connu » ou « Je suis pratiquement le seul parmi tous les gens que je connais à n'avoir jamais été au chômage. » Plus que pour me vanter, c'était pour souligner la générosité des dieux à mon égard. En fait, je vivais jusque-là dans une bulle, ou protégé par un champ électromagnétique puissant et invisible comme certains super-héros... Seulement voilà, l'impensable vient d'arriver : je m'apprête à faire partie du million-deux-cent-mille seniors éjectés de la vie active. Le bouclier électromagnétique est manifestement en panne.

Le Pot de départ

J'avais expliqué à la direction du groupe que, contrairement à ce qui se fait, je ne voulais pas de pot de départ à la cantine, espace anonyme, froid et impersonnel. Et qui sent, forcément, la cantine. Un lieu qui fait fuir plus qu'il n'attire, et transforme le pot de départ en corvée pour tout le monde. Je veux en faire une vraie fête. Connaissant mon anglophilie, la direction accepte et réserve un pub sympa dans le 8ème à Paris.

Il fait beau et doux, ce soir d'automne. J'ai préféré ne pas arriver à l'heure pour ne pas me retrouver parmi les premiers et éviter malaise, embarras et autres désagréments.

En fait, l'endroit est déjà bien rempli et l'ambiance très vite détendue, voire carrément gaie. Un peu comme dans les enterrements irlandais. Certains de mes anciens patrons sont même venus de l'étranger pour la soirée, ce qui me touche énormément. Et bien sûr, mon ancienne équipe, géniale, pour laquelle je garderai toujours un attachement réel, partagé j'espère. Avec elle, des gens des différents services avec lesquels j'ai travaillé pendant... très longtemps. Et il y a même quelques Iago. Je surnomme ainsi ceux qui me font penser au

traître dans Othello, la pièce de Shakespeare. De vrais fourbes, plutôt série B, d'ailleurs, que tragédie classique. Leurs fonctions leur permettent souvent d'avoir accès à tout et de connaître tout le monde. Ils donnent à chacun l'impression qu'il est son confident. Ils distillent des informations aux uns et aux autres en échange d'autres indiscretions. Et transforment le tout en roquettes qu'ils balancent pour provoquer divisions et zizanies. Je ne comprends pas très bien à quelle fin, sans doute un goût pervers de l'intrigue et de la politique.

Pas mal de monde en fait. Accueil chaleureux. Souvenirs échangés, fous rires, chaleur. Je redoutais cet instant. Il s'avère incroyablement... agréable. Le temps file. Température et discussion montent de plusieurs crans. Le petit homme congestionné qui m'a annoncé ma déchéance est là aussi, bien sûr, puisqu'en charge de l'oraison, enfin, du discours. Il m'accueille avec des rires forcés et des claques sur l'épaule. Et après un moment, il prend donc la parole. Pour dire... que j'étais trop bien pour l'entreprise en fait. Tant de talents leur a fait peur : « J'ai beaucoup aimé travailler avec François. Ses idées, son énergie. Il a beaucoup fait pour les entités (langue de bois du management pour « titres » ou « magazines ») dont il était en charge, etc. ». Ils ont donc préféré se séparer de moi parce qu'ils n'étaient pas à la hauteur. Mais il n'ose pas le dire...

Le pire, c'est qu'une émotion, une gratitude me submergent. Je sens les larmes monter. Le type qui a décidé de mon éjection fait un discours élogieux devant un parterre de gens que j'apprécie beaucoup pour certains, moins pour d'autres, et je me vautre dans une sensiblerie veule (accentuée par les bières et *mojitos* que j'ai avalés à la chaîne pour encaisser le discours). Finalement il est sympa ! Je les aime, lui et toute la direction. Des gens bien. À la main un peu lourde certes, mais ont-ils eu le choix ? C'est la maison mère qui impose des sacrifices. Eux aussi sont des victimes. Je me sens à deux doigts de les plaindre.

Les gens applaudissent. Viva ! C'est bon d'être le héros de la soirée. Je réponds sur le même ton. Aucun second degré (je respecte le système) mais je fais court, « ... remercie d'abord la rédaction... tous les services, puis blabla... belles années... blabla... fierté... ». C'est fait !

L'assistance braille : « LE CADEAU, LE CADEAU, LE CADEAU !!! »

Dans les semaines qui précédaient j'avais déjeuné avec la directrice de la communication du groupe. Nous étions attablés au soleil dans un excellent restaurant de l'ouest parisien. Elle m'a emmené dans sa superbe décapotable allemande. Elle possède d'ailleurs un physique parfaitement raccord avec sa voiture. Aimable donc. Bref, la vie est belle.

L'échéance de la plongée dans l'inconnu paraît, ce jour-là, encore très lointaine.

« François, compte-tenu de ton parcours chez nous, la direction veut vraiment marquer le coup pour ton cadeau. J'ai suggéré un très beau bagage en cuir. Après tout, ça te correspond, le voyage, l'aventure... »

Sur le moment, je ne saisis pas tout de suite l'ironie de la valise. Je trouve l'idée géniale et me vois parcourir le monde, un luxueux sac patiné à l'épaule.

La foule se regroupe au fond du pub. Je m'approche, ému, du GROS paquet cadeau. J'imagine : Lancel, Longchamp Vuitton même. ??? Un détail me revient. La directrice de la Com n'est pas venue alors que nous sommes supposés être relativement proches. SMS reçu dans la soirée : « Empêchement de dernière minute. Ne serai pas à ton pot ». Photos, sourires. « VAS-Y-FRANÇOIS !! » Je ne sais pas ouvrir un paquet autrement qu'en en déchirant nerveusement l'emballage. Le papier vole. Et ... apparaît une petite valise de cabine, genre Samsonite, en moins bien (100 euros du côté de Barbès, je pense). Ah ah ah, suis-je bête ! C'est une blague, bien sûr ! Le Vuitton est caché dedans ! Je m'énerve sur les serrures en tentant de sourire. Mes mains tremblent. Quelqu'un de mon équipe tourne la clé à ma place... CLIC Valise vide... à part quelques trésors genre huile solaire et autres

babioles liées au voyage. Je me sens comme un roi africain à qui des colons cyniques proposent des colliers en verroterie pour pouvoir embarquer en esclavage la moitié du pays. Cela me rappelle une fois où Rolex m'avait fait un cadeau lors d'un reportage, il y a très très longtemps. Une très belle boîte, comme un écrin de montre de luxe. Je l'avais regardée longuement, hésitant, en me disant que je ne pouvais accepter un tel présent. Que j'allais leur rendre ce superbe bijou, dont par ailleurs je rêvais. Je l'ouvre : un stylo en plastique fabriqué en Chine avec le monogramme de la marque...

Je grimace de plaisir. Remercie mes chefs pour leur bonne idée.

Gueule de bois. Jolis souvenirs, et une boule d'exaspération. En quelques heures, je suis tombé de haut. Il va maintenant falloir se relever.